



(Suite et fin)

Six ans ont passé depuis la terrible catastrophe de 1864, et, pendant ces six années, que d'événements sont venus changer la situation de nos personnages.

Gérard, devenu avocat, a épousé Gretchen, qui est la plus belle des femmes. Blanche est mariée, elle aussi, à un notaire d'une paroisse voisine de Saint-Ours ; et comme les deux ménages habitent, le premier à Montréal, le second à Saint-Roch, le vieux Fierre et sa femme, seuls avec la vieille Lucie, qui commence à tirer l'aile, s'ennuient beaucoup dans leur grande maison.

On était au 18 août 1870, au début de cette guerre franco-prussienne, dont la population canadienne suivait, haletante, les péripéties ; Gérard et sa femme, tous les soirs après le souper, lisaient, avec un intérêt passionné, les dépêches de là-bas, que *La Minerve* publiait quotidiennement.

Un soir, pendant que son mari se préparait à sortir, Gretchen prit le journal comme à l'ordinaire et courut aux nouvelles d'outre-mer ; mais à peine y avait-elle jeté les yeux, qu'elle poussa un grand cri et se renversa sur sa chaise, évanouie !...

Gérard courut à elle, la prit et la porta sur le divan, lui fit respirer des sels et, après quelques minutes, elle revint à elle.

— Oh ! mon Dieu, dit-elle, moi qui le croyais mort ! Comme il a dû souffrir de m'avoir perdue... Ah ! mon pauvre père !...

Et elle éclata en sanglots.

Gérard demeurait stupéfait, ne comprenant rien.

Il la prit dans ses bras comme une enfant et, quand elle eut bien pleuré, la tête appuyée sur son épaule :

— Voyons, dit-il, petite chérie, qu'est-ce qui te fait tant de peine ? dis, voyons...

— Mais tu n'as donc pas compris ? Mon père...

Et elle se reprit à sangloter...

Longtemps, il essaya de la consoler ; il la berçait dans ses bras, la couvrait de baisers. Enfin, elle s'endormit.

Le lendemain, elle était triste, mais plus calme. Au déjeuner, elle dit à son mari : Sacrifie-moi ton avant-midi, et je vais tout te dire ; te révéler les secrets de mon passé.

Ils s'assirent tous deux sur le divan témoin des larmes de la veille ; elle tenait le journal qui avait provoqué la crise de désespoir dont Gérard avait cherché la cause toute la nuit, et le mettait sous les yeux de son mari :

— Tiens, regarde ! dit-elle ; lis ce paragraphe !

Il prit le journal et lut ce qui suit :

PARIS, 17 août 1870.

Hier a eu lieu la bataille de Rezonville-Mars-la-Tour, et notre armée a remporté une éclatante victoire sur les Prussiens.

On a cru même que le prince allemand Frédéric-Charles se trouvait au nombre des morts. Voici ce qui avait causé cette méprise.

Au plus fort de la bataille, au moment où le 16^{me} uhlans chargeait le 93^{me} de ligne, un cavalier noir, tout chamarré d'or, se tenait en tête des escadrons,

sabrant à droite et à gauche, sans s'occuper de la grêle de plomb qui pleuvait autour de lui : ce cavalier était superbe. Nos officiers le prirent pour le prince Frédéric-Charles, et on reçut l'ordre de tâcher de le faire prisonnier ; malheureusement, une balle l'atteignit en pleine poitrine, et le beau cavalier tomba dans la mêlée.

Quand, plus tard, on releva son cadavre, on trouva des cartes permettant d'établir son identité ; c'était le baron von Stochausen, officier supérieur de l'état-major allemand.

— Eh bien ?

— Le baron von Stochausen était mon père.

— Est-ce possible ?... Ah ! ma pauvre amie.

— Ecoute : je m'appelle Gretchen von Stochausen et je suis née dans le château de ce nom en Bavière. A notre mariage, je me suis nommée Randown, et j'avais le droit d'agir ainsi, car ce nom m'appartient aussi : c'est le nom que portaient les ancêtres de mon père avant qu'ils fussent anoblis. Mon père a été pendant quelques années attaché d'ambassade à Paris, et c'est là qu'il a connu ma mère, une française. Après son mariage, il revint à son vieux château où je vis le jour et où je vécus jusqu'à l'âge de dix ans, entourée de soins et d'affection. A cette époque, ma mère mourut et l'on m'envoya à Munich pour faire mon éducation. Je demurai cinq ans dans cette ville, puis mon père, qui m'adorait, et qui était toujours triste depuis la mort de sa compagne, et sentant le besoin de reporter sur la fille, dans laquelle il reconnaissait de chers traits, toute l'affection qu'il avait pour la mère, me rappela à lui.

— Mon père était le chef de sa famille et n'avait qu'un seul frère, qu'on avait chassé du toit paternel pour avoir commis toutes sortes de méfaits, et avoir entraîné dans la boue le nom des von Stochausen ; il y avait plusieurs années qu'on n'avait entendu parler de lui et mon père le croyait mort.

— Au mois de mai 1864, près d'un an après mon retour de Munich, une nuit, je m'éveillai en sursaut... on me soulevait de mon lit... J'ouvris les yeux et voulus crier, mais l'homme qui me tenait dans ses bras me baillonna et m'emporta précipitamment. En passant près de la porte de la chambre de mon père, au mouvement que je fis pour me dégager, l'homme perdit l'équilibre et se heurta contre quelque chose qui, en tombant, résonna sur les dalles du corridor. A ce bruit, la porte d'en face s'ouvrit, et mon père parut, un bougeoir à la main, et se trouva face à face avec le misérable.

— Ah ! bandit, s'écria-t-il, et il le saisit à la gorge.

— L'autre fit un mouvement brusque pour se dégager, quelque chose brilla devant la flamme du bougeoir, je vis mon père chanceler et s'abattre, un poignard dans la poitrine ; et je m'évanouis.

— Quand je repris mes sens, j'étais couchée au fond d'une grande berline, et nous filions à toute vitesse sur une route qui m'était inconnue. Le soleil était levé depuis longtemps et éclairait de blanches maisonnettes perdues dans la verdure. L'air était embaumé d'effluves britanniques, les petits oiseaux roucoulaient sur les branches. Mais j'étais insensible à toutes ces

choses. En moi tous les ressorts de la vie semblaient brisés, et le poignard qui avait percé le cœur de mon père m'avait enlevé, en même temps, le sentiment de l'existence. Je ne pleurais même pas, je me laissais conduire sans résistance, tout m'était égal.

— Vers le soir, on arriva à un petit bourg, où nous laissâmes les chevaux, et nous filâmes vers une petite gare, juste au moment où un express stoppait, prêt à partir. Mon oncle—car c'était lui, le misérable ! je l'avais reconnu—me fit monter en wagon, et nous fîmes emportés à toute vapeur vers une destination inconnue pour moi.

— Hambourg ! crièrent les employés du train ; et les portières s'ouvrirent.

— Nous descendîmes sur les quais. Là, un homme et une femme nous attendaient : les époux Weddell. Ces braves gens parlaient pour l'Amérique, et mon honnête oncle leur donnait une forte somme d'argent pour m'adopter comme leur enfant et m'emmener avec eux. L'héritière le gênait, le scélérat !... me tuer... à quoi bon ? ce couple respectable ferait tout aussi bien la triste besogne avec le temps.

— Avant de me quitter, mon oncle me fit toutes sortes de menaces. — Si jamais tu dévoiles ton nom et ta naissance à qui que ce soit, me dit-il, quand même tu serais à l'autre bout du monde, je te retrouverai, et te tuerai, maudite fille de française ! Si jamais tu veux réclamer quelque chose de la fortune de ton père, je t'écorcherai vivante ! Et ses yeux, avaient une expression si haineuse, si méchante ; sa bouche, un rictus si diabolique pendant qu'il me menaçait que, malgré mon désintéressement de tout, je tremblais de frayeur devant cet homme néfaste. Ce fut presque avec joie que je quittai la terre allemande, où rien ne me rattachait plus ; je n'avais plus personne pour m'aimer, et ma fortune, je n'y pensais même pas.

— Dans sa précipitation à se débarrasser de moi, mon oncle avait oublié de m'enlever mes vêtements marqués au blason de ma famille ; et cette bague, que j'avais pu dérober à la convoitise des Weddell, en la cachant dans mon cou, suspendue à un ruban, et que je portais quand tu me repêchas dans la rivière, après l'horrible catastrophe à laquelle je dois d'avoir échappé à mes bourreaux, et d'être ta petite femme qui t'adore ; et qui n'a que toi, pour t'aimer et te protéger.

Et elle s'approchait de lui, frissonnante, cachant sa faiblesse dans les bras de son seigneur et maître.

— Tu sais, si je n'ai pas parlé plus vite, c'est que vois-tu, j'avais peur !... peur que cet homme ne vint m'arracher à ma nouvelle famille, me ravir à ton affection.

— Ah ! si j'avais su que mon père vivait encore...

— Il me semble, maintenant... qu'on me l'a tué deux fois !

Et Gretchen, laissa tomber tristement sur l'épaule de son mari, sa belle tête dorée.

— Et maintenant, à propos de ta fortune, ne vas-tu pas réclamer tes droits ? reprit Gérard.

— Non, dit-elle ; à quoi bon ? je vis heureuse ainsi ; nous sommes assez riches, puisque nous nous aimons. Et penses-tu que le misérable, qui n'a pas reculé devant le crime pour s'emparer de la fortune qu'il convoitait ; et qui a manqué son coup une première fois, me laisserait entrer en possession de mon héritage ? Ah ! tu ne le connais pas.

— Ce serait facile pour lui, aujourd'hui, de faire passer mes réclamations pour des impostures ; et en admettant qu'on me donne gain de cause, tout ne serait pas encore fini avec cet homme.

— Non, crois-moi, il vaut mieux que la petite Gretchen, que l'on croit morte, ensevelie dans les débris de l'horrible catastrophe de Belœil, ne ressuscite pas à la place de ta petite femme, qui depuis longtemps, a oublié le passé pour être tout à toi, toujours.

* *

Gérard Dumont est maintenant un des plus célèbres avocats du barreau de Montréal, et jamais personne n'a soupçonné que la charmante femme, qui attire tous les regards quand elle passe au bras de l'éminent jurisconsulte, fut la fille d'un grand seigneur allemand,